

Terreur moderne : les quatre vagues ⁽¹⁾

David C. Rapoport, UCLA

Le 11 septembre fut le jour le plus destructeur de la longue et sanglante histoire du terrorisme. Les pertes, les dommages économiques et l'horreur furent sans précédent. Le 11 septembre pourrait également avoir été un journée capitale puisqu'il a amené le président Bush à déclarer « une guerre qui ne se terminera pas avant que chaque groupe terroriste avec une portée globale n'ait été découvert, stoppé et vaincu » ⁽²⁾. Même si cette journée fut sans égale, la déclaration du président Bush ne fut, somme toute, pas unique. Voici exactement 100 ans, lorsqu'un anarchiste assassina le président William McKinley en septembre 1901, son successeur Théodore Roosevelt appela à une croisade globale pour exterminer le terrorisme (i).

Réussirons-nous cette fois ? Personne ne le sait, mais nous pourrions mieux apprécier les difficultés qui nous attendent en examinant les caractéristiques de l'histoire de la terreur rebelle (non-étatique). Cette histoire nous montre combien le terrorisme est implanté dans notre culture, elle nous permet de tirer des parallèles dignes de considération et nous offre une perspective pour comprendre le caractère exceptionnel du 11 septembre et ses conséquences (ii). J'examinerai, à cette fin, l'histoire du terrorisme moderne depuis sa première apparition voici 125 ans, en mettant l'accent sur la continuité et le changement, particulièrement au niveau international. Pour des raisons de place, je ne discuterai pas de la sphère domestique qui offre également des parallèles importants (iii).

Le phénomène de la vague

Le terrorisme moderne débuta en Russie dans les années 1880 et se répandit en l'espace d'une décennie en Europe occidentale, dans les Balkans et en Asie. Une génération plus tard, la vague était terminée. Les anarchistes inaugurèrent cette vague ; leur stratégie primaire – des

campagnes d'assassinats contre des personnalités officielles – fut adoptée par presque tous les groupes de l'époque, même ceux qui poursuivaient des objectifs nationalistes dans les Balkans et en Inde.

Des exemples significatifs de terrorisme rebelle séculier firent leur apparition auparavant mais ils étaient spécifiquement liés à *une époque et un pays*. Le Ku Klux Klan (KKK), par exemple, contribua de manière frappante à la décision du gouvernement de stopper la Reconstruction, mais le KKK fut sans parallèle contemporain et ne fut imité par aucun autre groupe (iv).

La « vague anarchiste » représente la première expérience globale et véritablement internationale du terrorisme (v) et fut suivie par trois vagues successives, similaires et se chevauchant en partie. La « vague anticolonialiste » débuta dans les années 1920 et dura environ 40 ans. Elle fut suivie par la « vague de la nouvelle gauche » qui diminua considérablement à la fin du siècle, laissant derrière elle quelques groupes encore actifs aujourd'hui au Népal, en Espagne, au Royaume-Uni, au Pérou et en Colombie. En 1979, on assista à l'émergence de la « vague religieuse » qui - si les tendances des trois autres vagues sont pertinentes pour faire des prédictions - pourrait disparaître aux alentours de 2025, cédant sa place à une nouvelle vague (vi). La singularité et la persistance des vagues indique que la terreur est profondément enracinée dans la culture moderne.

Le concept de vague tel qu'utilisé dans le présent essai est une notion peu familière. Nous nous y arrêterons avant de passer à l'examen des exemples historiques. Les universitaires focalisent généralement leur attention sur les organisations pour de bonnes raisons : ce sont les organisations qui lancent des campagnes terroristes et les gouvernements se soucient principalement de les mettre hors d'état de nuire (vii). De plus, les universitaires traitant les groupes et événements contemporains, nous sommes beaucoup moins sensibles au phénomène de la vague : toute vague nécessite en effet du temps, beaucoup de temps, pour compléter un cycle (viii). Qu'est-ce qu'une vague ? Une vague est un cycle d'activités dans une période de temps donnée, le cycle étant caractérisé par des phases de contraction et d'expansion. Une de ses particularités principale réside dans sa dimension internationale : mues par une énergie commune prédominante qui façonne les groupes participants et leurs relations mutuelles, des activités similaires ont lieu dans différents pays. Comme le suggèrent leurs différents noms, c'est chaque fois une énergie différente qui meut les différentes vagues.

Même si le nom reflète la force dominante de la vague, il ne s'agit pas de sa particularité unique. Par exemple, les organisations nationalistes apparaissent dans toutes les vagues, mais

chaque vague façonne ses éléments nationalistes de manière différente. Durant la première vague, les anarchistes offrirent leurs tactiques aux mouvements nationalistes et leur fournirent souvent un entraînement. Les groupes nationalistes de la troisième vague étaient animés par de profondes aspirations de gauche, alors que, dans la quatrième vague, le nationalisme sert ou réagit aux pressions religieuses. *Tous* les groupes de la seconde vague avaient des aspirations nationalistes, mais on appelle cette vague « anticolonialiste » parce que les groupes se battaient contre des puissances coloniales devenues ambivalentes face au maintien de leur statut. Cette ambivalence explique les premiers succès terroristes. Du fait de l'absence ou de la faiblesse de l'ambivalence dans d'autres vagues, les mouvements nationalistes ont toujours échoué. Une vague est constituée d'organisations, mais les deux présentent différents rythmes de vie. Les organisations se dissolvent généralement avant que la vague qui leur est associée ne le fasse. A cet effet, l'exemple des organisations de la « nouvelle gauche » est particulièrement frappant, leur durée de vie étant généralement limitée à deux ans. Malgré cela, la vague disposait de suffisamment d'énergie pour engendrer des groupes épigones. Lorsque son énergie ne peut inspirer de nouvelles organisations, une vague disparaît. La résistance, les concessions politiques et les changements de perception entre générations représentent des facteurs critiques pour expliquer cette disparition.

Quelquefois, des organisations survivent à leur vague d'origine. Émergeant pour la première fois en 1916 – mais pas sous forme d'organisation terroriste - l'IRA (Irish Republican Army) constitue la plus ancienne organisation terroriste moderne (ix). Elle mena cinq campagnes successives (elle utilisa même des techniques de guérilla dans sa lutte des années 1950, x) durant deux vagues différentes. Au moins deux de ses nombreuses branches, la « Real Ira » et la « Continuing IRA », sont encore en activité. L'Organisation de libération de la Palestine (OLP), fondée en 1964, devint active en 1967. Plus que tout autre groupe - et même s'il était principalement nationaliste – il devint l'épine dorsale de la « nouvelle gauche » du fait de ses liens au niveau international. Plus récemment, des éléments de l'OLP (comme le Fatah) sont devenus actifs dans la quatrième vague, même si l'organisation était à ces débuts un groupe totalement séculier. Lorsqu'une organisation transcende une vague, elle reflète l'influence de la nouvelle vague, ce qui peut poser des problèmes spécifiques pour le groupe et ses membres, comme nous le verrons plus tard.

Les trois premières vagues durèrent environ une génération chacune – un cadre temporel qui rappelle un cycle de vie humaine, où les rêves qui ont inspiré certains parents perdent de leur attrait pour leurs enfants (xi). Même si la résistance des personnes attaquées est cruciale pour

expliquer les raisons pour lesquelles les entreprises terroristes réussissent rarement, la durée de la vague suggère également que celle-ci a un dynamisme propre. Avec le temps, le nombre d'organisations diminue puisque la nature problématique de l'entreprise devient visible. Ce schéma est bien connu des étudiants des États révolutionnaires comme la France, l'Union Soviétique et l'Iran. Les héritiers de la révolution ne la jugent pas comme ses créateurs. Durant la vague anticolonialiste, ce schéma semble également pertinent pour les puissances coloniales : la nouvelle génération trouva beaucoup plus aisé de se débarrasser de l'idée coloniale que ses prédécesseurs. Le modèle de la vague attire notre attention sur des thèmes politiques cruciaux de culture générale qui distinguent les générations.

Pourquoi la première vague émergea-t-elle à ce moment-là ? Les raisons sont nombreuses, mais deux facteurs critiques sont manifestes et ont facilité les différentes vagues. Les développements dans les domaines des télécommunications et des transports constituent le premier facteur. Le télégraphe, les quotidiens à grand tirage et les chemins de fer prospérèrent dans le dernier quart du 19^{ème} siècle. Les événements qui avaient lieu dans un pays étaient rapportés à l'étranger presque le lendemain. Les anarchistes russes les plus influents voyagèrent énormément pour éveiller des sympathies et inspirer d'autres groupes. Parfois, comme l'indiquent les voyages de Michel Bakounine, ils eurent plus d'influence à l'étranger qu'au niveau domestique [...]. Le transport de masse a permis l'émigration de populations et a créé des communautés de diaspora qui devinrent significatives dans la politique de leur pays d'origine et d'accueil. Les innovations qui suivirent continuèrent à « rétrécir » l'espace et le temps.

La doctrine ou la culture constitue le second facteur. Les écrivains russes créèrent une stratégie de la terreur qui devint un héritage utilisé, amélioré et transmis par leurs successeurs. Dans cette perspective, Serge Netchaïev constitue le personnage principal. Nicolas Morozov, Pierre Kropotkine, Serge Stepniak et d'autres apportèrent également des contributions (xii). Pourquoi ce projet est-il significatif ? Le KKK ne fut pas imité, en partie parce qu'il ne fit aucun effort pour expliquer ses tactiques. La réussite russe devient d'autant plus frappante si on la compare aux pratiques des anciens terroristes religieux qui sont toujours restés au sein de leur propre tradition, qui offrait justifications et exemples. Chaque tradition religieuse produisit son propre type de terroriste religieux et, parfois, les tactiques au sein d'une tradition étaient tellement uniformes qu'elles semblent être une forme de rituel religieux (xiii).

Une comparaison entre le *Catéchisme révolutionnaire* de Netchaïev et le manuel d'entraînement de Ben Laden, *Études militaires du jihad contre les tyrans*, montre qu'ils

partagent une particularité très significative – un désir de devenir avant tout *plus efficace* en tirant les leçons des expériences faites par les amis et les ennemis (xiv). Dans cette perspective, le rôle des femmes constitue la principale différence. Netchaïev les considère comme des « atouts inestimables », et il est vrai qu'elles constituaient des leaders et des participants cruciaux de la première vague. Ben Laden dédie son manuel à la protection des femmes musulmanes, mais ignore l'expérience que peuvent apporter les femmes terroristes (xv). Les femmes ne prennent pas part au combat et sont quasiment exclues de la quatrième vague, à l'exception du Sri Lanka et de la Tchétchénie. Chaque vague a produit des œuvres techniques majeures qui reflètent les caractéristiques spéciales de la vague et contribuent à un effort moderne commun pour formuler une « science » de la terreur. Entre Netchaïev et Ben Laden, on trouve, entre autres, la *Guerre de guérilla* de Georges Grivas et le *Mini Manuel de guérilla urbaine* de Carlos Marighella, produits de la seconde et de la troisième vague.

La « révolution » est l'objectif transcendant à chaque vague, mais le terme est compris de différentes manières (xvi). Les révolutionnaires créent une nouvelle source de légitimité politique qui signifie, le plus souvent, l'autodétermination nationale. Même si la vague anti-coloniale fut dominée par cette quête, elle a toujours été présente. Ce principe - selon lequel un peuple devrait se gouverner lui-même – a été légué par les révolutions française et américaine (la Révolution française a également introduit le terme de « terreur » dans notre vocabulaire, xvii). Mais comme la définition de « peuple » n'a jamais été ni claire ni fixée (et ne pourra peut-être jamais l'être), c'est une source de conflits récurrents, même si l'intangibilité du principe est unanimement acceptée. « Révolution » peut également signifier la reconstruction radicale de l'autorité en éliminant toute forme d'inégalité, thème cardinal de la première vague et important pour la troisième. La quatrième vague est dominée par de nouvelles sources de légitimité, texte sacré ou révélation. Notre discussion traitera des grands événements politiques qui ont provoqué chaque vague et les buts et les tactiques des groupes qui y ont participé. Nous nous focaliserons sur le contexte international, où nous distinguerons cinq éléments principaux : les organisations terroristes, les populations de la diaspora, les États, les publics étrangers bien disposés et les organisations supra-nationales qui apparaissent pour la première fois dans la seconde vague (xviii).

Première vague : la création d'une doctrine

Les créateurs du terrorisme moderne héritèrent d'un monde dans lequel les révolutionnaires traditionnels - qui agissaient par le biais de pamphlets et réunions - semblaient soudain obsolètes. Les masses, selon Netchaïev, les considéraient comme des « gaspilleurs de mots désœuvrés » (xix) ! Une nouvelle forme de communication (l'anarchiste italien Carlo Cafiero en 1880, la nomma « propagande par le fait ») était recherchée, forme qui serait écoutée et inspirerait le respect, les rebelles entreprenant des actions impliquant de sérieux risques personnels, ce qui démontrait un engagement profond. L'analyse anarchiste de la société moderne comprenait quatre points importants : 1) les sociétés disposent de larges réservoirs d'ambivalence latente et d'hostilité ; 2) les conventions sociales ont été conçues pour étouffer et diffuser les antagonismes en suscitant de la culpabilité tout en fournissant des canaux pour résoudre les conflits et assurer ses intérêts personnels ; 3) si l'on pouvait montrer que ces conventions sont de simples créations historiques, les actes perçus maintenant comme immoraux seraient salués par nos enfants comme de nobles efforts pour libérer l'humanité ; 4) le terrorisme constitue le moyen le plus rapide et efficace pour détruire les conventions. Les acteurs *se libèrent* de l'emprise paralysante de la culpabilité pour devenir un nouveau genre humain et forcent ceux qui défendent les gouvernements à répondre en violant les règles qu'ils affirment respecter (xx). Des actions dramatiques répétées polariseraient invariablement la société et provoqueraient inévitablement la révolution.

Un incident qui inspira les décennies qui suivirent illustre ce processus. Vera Zasulich blessa un chef de la police russe (1878) qui maltraitait les prisonniers politiques. Jetant son arme au sol, elle proclama être « une terroriste *et pas* une tueuse » (xxi). Le procès qui s'ensuivit devint rapidement le procès du chef de la police. Lorsque le tribunal l'acquitta, la foule accueillit la décision par des applaudissements tonitruants (xxii). Une campagne couronnée de succès impliquait nécessairement l'apprentissage du combat et de *la mort*. Ainsi, la conclusion d'un procès dans lequel l'acteur admettait sa responsabilité et se saisissait de l'opportunité pour accuser le régime constituait la mort la plus admirable. Stepniak, un personnage central dans l'histoire du terrorisme russe, décrit le terroriste russe comme « noble, terrifiant, irrésistiblement fascinant et unifiant les deux parts les plus sublimes de la grandeur humaine, le martyr et l'héroïsme » (xxiii). La dynamite, une invention récente, constituait une arme de prédilection, l'assaillant étant généralement également tué ; il ne s'agissait donc pas d'une arme dont un simple criminel ferait usage (xxiv). Le terrorisme était

une révolte au-delà des conventions qui réglait la violence, les lois de la guerre et de la punition. Les premières distinguent entre combattants et non-combattants et les secondes entre coupables et innocents. Invariablement, la plupart des observateurs qualifiaient les actes terroristes d'atrocités. Les rebelles se décrivaient comme des terroristes, pas des guérilleros, invoquant l'héritage de la Révolution française. Ils visaient des cibles politiques ou qui pourraient affecter l'opinion publique (xxv). Le terrorisme constituait une stratégie, pas une fin en soi. Les tactiques utilisées dépendaient de l'objectif politique du groupe et du contexte spécifique auquel il était confronté. Juger d'un contexte en mouvement permanent relevait à la fois d'un art et d'une science.

Les créateurs de cette stratégie puisaient leur confiance dans les événements contemporains. Dans ce cas, et dans ceux qui suivirent, des événements politiques majeurs inattendus eurent lieu et mirent en lumière de manière dramatique la vulnérabilité du gouvernement. L'espoir fut réveillé et l'espoir constitue toujours un « lubrifiant » indispensable de l'activité terroriste (xxvi). L'effort éblouissant du jeune tsar Alexandre II pour transformer le système presque du jour au lendemain suggéra cette vulnérabilité. D'un coup de crayon, il libéra les serfs (1861) qui représentaient un tiers de la population et leur promit des fonds pour acheter leurs terres. Trois ans plus tard, il établit des gouvernements autonomes locaux limités, « occidentalisa » le système judiciaire, abolit la peine capitale, assouplit les pouvoirs de la censure et le contrôle de l'éducation. Des espoirs furent éveillés mais ils ne purent être satisfaits suffisamment rapidement : les fonds reçus par les serfs étaient insuffisants pour acheter leurs terres. C'est à la suite de ces inévitables déceptions que les tentatives d'assassinat systématiques de personnalités officielles débutèrent et atteignirent leur apogée avec la mort d'Alexandre II lui-même.

L'inclination des Russes à encourager et entraîner d'autres groupes - même ceux qui poursuivaient des buts politiques différents - porta rapidement ses fruits. Des groupes nationalistes polonais et arméniens, engagés dans des campagnes d'assassinats et de hold-up pour financer leurs activités, émergèrent en Russie. Puis les Balkans, où de nombreux groupes considéraient les nouvelles frontières récemment arrachées à l'Empire ottoman comme insatisfaisantes, explosèrent (xxvii). Une campagne de terrorisme anarchiste - qui exerça aussi une influence en Inde (xxviii) - se développa en Occident, où les anarchistes russes avaient trouvé refuge au sein de colonies de la diaspora et parmi d'autres figures hostiles au régime du tsar. Leurs efforts produisirent quelques effets surprenants pour les groupes qui continuaient à lutter en Russie : en 1905, les Brigades terroristes avaient leur quartier général

en Suisse, provoquaient des grèves depuis la Finlande (alors partie autonome de l'Empire russe), recevaient des armes d'un groupe terroriste arménien entraîné par les Russes, alors que des fonds (qui devaient être blanchis par des millionnaires américains) leur étaient offerts par les Japonais (xxix) !

Le paroxysme de l'activité terroriste durant la première vague eut lieu dans les années 1890 - appelées également « l'âge d'or de l'assassinat » - à l'époque où monarques, premiers ministres et présidents étaient frappés les uns après les autres par des assassins qui se déplaçaient facilement à travers les frontières pour assassiner des dirigeants étrangers (xxx). Les gouvernements les plus directement touchés en appelèrent à une coopération policière internationale et à un meilleur contrôle des frontières, situation que le président Théodore Roosevelt estima idéale pour lancer les premiers efforts internationaux en vue d'éliminer le terrorisme. L'anarchie est un crime contre la race humaine dans son entier et l'humanité devrait se rallier contre les anarchistes. Ces crimes devraient être considérés comme des crimes contre le droit des nations sanctionnés par des traités entre toutes les puissances civilisées (xxxi). Le consensus ne dura cependant que trois ans. Les États-Unis refusèrent d'envoyer un représentant à une cérémonie de signature (qui devait se tenir à Saint-Pétersbourg) d'un traité patronné par l'Allemagne et la Russie et qui devait permettre d'atteindre ces objectifs. Dans un second temps, les Américains refusèrent de signer le traité lorsqu'ils en furent priés. Ils craignaient de devoir s'impliquer trop fortement dans la politique européenne, alors qu'ils ne disposaient pas d'une force de police fédérale. L'Italie refusa également pour une raison fort différente, mais révélatrice. Si les anarchistes étaient expulsés vers leur pays d'origine, les problèmes domestiques de l'Italie risquaient de devenir pires que ses problèmes internationaux !

Le premier grand effort pour venir à bout du terrorisme international échoua parce que les intérêts des différents États les poussaient dans des directions opposées. La progression du siècle allait encore développer de nouvelles expressions de ces divisions. La Bulgarie offrit l'asile aux nationalistes macédoniens et des bases pour soutenir des opérations dans l'Empire ottoman. Le soupçon selon lequel la Serbie avait aidé l'assassin de l'archiduc Ferdinand hâta le déclenchement de la Première Guerre Mondiale. Les quatre terribles années qui suivirent étouffèrent l'enthousiasme vis-à-vis de la stratégie d'assassinat.

Seconde vague : un nouveau langage et des succès (dans la plupart des cas)

Par définition, une vague est un événement international ; bizarrement, cependant, la première fut déclenchée par une situation de politique domestique. Un événement international monumental, le traité de paix de Versailles qui mit un terme à la Première Guerre Mondiale, déclencha la seconde vague. Les vainqueurs appliquèrent le principe de l'autodétermination nationale pour démanteler les empires – pour la plupart européens – des États vaincus. Les parties non-européennes de ces empires vaincus qui n'étaient pas considérées comme prêtes à l'indépendance devinrent des « mandats » de la Ligue des Nations, administrés directement par les puissances victorieuses jusqu'à maturité.

Qu'elles eurent pleinement compris ou non les implications de leurs décisions, ces puissances ébranlèrent la légitimité de leurs propres empires. L'IRA eut un succès limité dans les années 1920 (xxxii) et des groupes terroristes se développèrent dans tous les empires après la Deuxième Guerre mondiale à l'exception de l'Union soviétique. L'activité terroriste fut cruciale pour l'établissement de nouveaux États comme l'Irlande, Israël, Chypre, l'Algérie etc. Au moment de la dissolution des empires, la vague diminue.

La plupart des succès se produisirent environ 25 ans après Versailles, et ce décalage temporel exige une explication. La Deuxième Guerre mondiale renforça et élargit les implications du traité de Versailles. Une fois de plus, les vainqueurs contraignirent les vaincus à abandonner leurs empires, mais cette fois les territoires coloniaux étaient outre-mer (Mandchourie, Corée, Éthiopie, Liban, etc.) et ne devinrent pas des mandats. Les vainqueurs commencèrent également à « liquider » leurs propres empires en Inde, au Pakistan, en Birmanie, à Ceylan, en Tunisie, en Égypte, au Maroc, aux Philippines, au Ghana, au Nigeria, ce qui ne constituait pas une réaction au terrorisme, mais reflétait l'engagement du monde occidental en faveur du principe d'autodétermination. Les États-Unis, devenus la première puissance occidentale, insistaient fortement pour l'élimination des empires. Avec le développement de la guerre froide, le processus s'accéléra, les Soviétiques étant toujours enclins à aider des rebelles auto-déclarés (xxxiii).

Les campagnes terroristes furent menées dans des territoires où certains problèmes politiques spécifiques rendaient un retrait peu attrayant. Par exemple, les juifs et les arabes en Palestine avaient des interprétations diamétralement opposées de la signification de la fin du mandat britannique. L'importante population européenne en Algérie ne désirait pas voir Paris abandonner son autorité, alors qu'en Irlande du Nord une majorité voulait rester britannique. A Chypre, la communauté turque ne voulait pas être placée sous la tutelle grecque – objectif

poursuivi par l'EOKA – alors que la Grande-Bretagne désirait conserver Chypre comme base pour ses opérations au Moyen-Orient. Le problème des aspirations contradictoires est reflété dans la manière dont les conflits ont été ou non résolus. Même si les terroristes poussèrent les puissances impériales à se retirer, la lutte poursuivait également d'autres buts. L'Irgoun de Menachem Begin se battit pour obtenir l'ensemble du mandat de la Palestine, mais se contenta de la partition (xxxiv). Des éléments de l'IRA n'ont jamais accepté le fait que la Grande-Bretagne ne quitterait pas l'Irlande du Nord à moins que la majorité de la population du territoire n'y consente. L'EOKA se battit pour unifier Chypre à la Grèce (*enosis*), mais accepta un État indépendant qu'elle tenta tout de même de renverser pour cette même et inatteignable *enosis*. L'Algérie semble être l'exception principale, les Européens ayant tous fui. Pourtant le manifeste initial du Front de libération nationale algérien (FLN) proclamait qu'il désirait établir un État démocratique et garder les Européens ; aucun des objectifs n'a été atteint (xxxv).

Les organisations de la seconde vague comprirent qu'elles avaient besoin d'un nouveau langage pour se désigner. Compte tenu de l'accumulation des connotations négatives du terme « terroriste », ceux qui s'en réclamaient devaient assumer un lourd passif politique. Le groupe terroriste israélien Lehi fut le dernier à s'identifier comme terroriste. Begin, chef de l'Irgoun (le rival sioniste du Lehi), mettant l'accent sur les objectifs plutôt que sur les moyens, décrit les membres de son groupe comme des « combattants de la liberté », luttant contre la « terreur gouvernementale » (xxxvi). L'attrait de cette auto-description fut si énorme que tous les groupes l'adoptèrent. Comme la lutte anti-colonialiste semblait plus légitime que les objectifs poursuivis durant la première vague, ce « nouveau » langage devint également attrayant pour de potentiels soutiens politiques. Les gouvernements en vinrent également à apprécier la valeur politique d'un langage « approprié » et commencèrent à qualifier *tous* les rebelles violents de « terroristes ». Les médias, voulant éviter d'être considérés comme des partisans manifestes, contribuèrent à cette corruption du langage. Les principaux journaux américains, par exemple, qualifièrent souvent les mêmes individus de « terroristes », « guérilleros » et de « soldats » dans le même article (xxxviii).

Les tactiques changèrent également. Comme les contributions des populations de la diaspora étaient plus importantes, les hold-up étaient moins fréquents. La première vague avait démontré que l'assassinat de personnalités politiques pouvait s'avérer très contre-productif ce qui en fit reculer la pratique durant cette nouvelle vague. Les Balkans constituaient l'exception, une bizarrerie si l'on considère les origines de la Première Guerre mondiale.

Ailleurs, seul le Lehi (appelé par les Anglais « le groupe Stern ») resta fidèle à sa stratégie d'assassinat. Le Lehi restait cependant beaucoup moins performant que ses rivaux, ce qui amena les autres mouvements à tirer des conclusions sur cette stratégie. Le martyr qui suivait souvent l'assassinat perdit également de son importance.

La nouvelle stratégie fut plus complexe que l'ancienne, du fait de la multiplication des cibles choisies et de l'importance de leur ordre. Il fallait d'abord éliminer la police – les yeux et les oreilles d'un gouvernement – par des assassinats systématiques d'officiers et/ou de leurs familles. Les unités militaires qui les remplaceraient se montreraient trop maladroites et commettraient des atrocités, ce qui élargirait le soutien social des terroristes. Si le processus des atrocités du terrorisme et du contre-terrorisme était bien planifié, il pourrait favoriser la partie considérée comme faible et ne disposant pas d'autres alternatives (xxxix). (Par contraste, il faut noter que dans les pays latins d'Europe, les anarchistes disposaient du soutien des classes laborieuses dans les années 1890, âge d'or des assassinats. Pourtant les observateurs pensaient que les anarchistes étaient simplement des gens bizarres, incapables de vivre en paix dans une quelconque société).

Une énergie considérable fut investie dans des « actions coup de poing » de guérilla contre les troupes. Ces attaques violaient le droit de la guerre parce que les armes n'étaient pas portées ouvertement et les assaillants ne portaient pas de signe distinctif (xl). Certains groupes s'efforcèrent (l'Irgoun) d'émettre des avertissements afin de limiter les pertes civiles. Dans certains cas (en Algérie), le terrorisme constituait l'un des aspects d'une rébellion plus large qui comprenait également des forces de guérilla. Les terroristes de la seconde vague firent un usage beaucoup plus productif que leurs prédécesseurs des quatre éléments internationaux mentionnés précédemment [ndt cf p.5]. Pourtant, même si les leaders des différents groupes nationaux reconnaissaient des liens communs et l'héritage d'une tradition révolutionnaire internationale, les héros dans la littérature des groupes spécifiques étaient dans leur grande majorité des héros nationaux (xli). Les leaders semblaient penser qu'en cas de rapprochement avec des groupes terroristes étrangers, les autres atouts internationaux perdraient de leur utilité.

Les communautés de la diaspora firent preuve d'aptitudes inconnues auparavant. Alors que les rebelles irlandais recevaient de l'argent, des armes et des volontaires de la communauté américano-irlandaise, l'influence de cette dernière s'étendit dans les années 1920 et incita le gouvernement américain à faire pression sur l'Angleterre pour qu'il accepte un État irlandais (xlii). Les communautés de la diaspora juive, tout spécialement aux États-Unis,

exercèrent une pression similaire lorsque les horreurs de l'Holocauste furent finalement révélées.

Les États étrangers avec des populations apparentées furent également actifs. Les États arabes fournirent un soutien politique crucial au FLN et les pays limitrophes de l'Algérie lui offrirent des bases desquelles les groupes pouvaient lancer des attaques. La Grèce parraina le soulèvement chypriote contre les Anglais puis contre l'État de Chypre. Les chypriotes turcs terrorisés s'adressèrent à la Turquie. Les troupes turques envahirent alors l'île (1974) qu'elles n'ont pas encore quittée.

Les influences extérieures changent manifestement lorsque les buts des activités terroristes et le contexte local sont perçus de manière différente. Les différentes expériences en Irlande illustrent bien cette constatation. Les efforts des années 1920 étaient simplement considérés comme anti-coloniaux, et c'est alors que la communauté irlandaise d'Amérique eut l'impact le plus important ou le plus productif (xliii). La communauté de la diaspora perdit son intérêt lors des brèves campagnes de l'IRA pour rattacher l'Irlande du Nord à la République durant la Deuxième Guerre mondiale et dans les années 1950 (guerre froide). Ces préoccupations opposées affaiblirent l'enthousiasme et l'influence outre-mer.

Au fur et à mesure de la progression de la seconde vague, un nouvel élément fit son apparition : les organisations supranationales. Lorsque Alexandre I^{er} de Serbie fut assassiné à Marseille en 1934, la Ligue des Nations essaya de circonscrire le terrorisme international en ébauchant deux conventions, dont l'une visant à établir une cour internationale (1937). Aucune de ces conventions n'entra cependant en vigueur.

En effet, deux membres de la Ligue (la Hongrie et l'Italie) encouragèrent apparemment cet assassinat et bloquèrent les efforts anti-terroristes (xliv). A la fin de la Deuxième Guerre mondiale, les Nations Unies héritèrent de l'autorité de la Ligue sur les mandats coloniaux, secoués par une sérieuse activité terroriste. Lorsque l'Angleterre décida de se retirer de la Palestine, l'autorité des Nations Unies fut cruciale dans la légitimation de la partition. A la suite de cela, tous les terroristes anti-colonialistes cherchèrent à intéresser les Nations Unies à leur combat. Les nouveaux États admis au sein de l'ONU étaient presque toujours d'anciens territoires coloniaux et donnèrent au sentiment anti-colonialiste une structure, un point de convergence et des possibilités au sein de cet organe. De plus en plus, les participants aux débats de l'ONU firent un usage régulier du langage de Begin pour qualifier les terroristes anti-colonialistes de « combattants de la liberté » (xlv).

Troisième vague : une internationalisation excessive ?

L'événement politique majeur qui stimula « la nouvelle gauche » fut la guerre du Vietnam. L'efficacité des « armes primitives » Vietcong contre la technologie moderne du Goliath américain suscita de nouveaux espoirs quant à la vulnérabilité du système contemporain. Des groupes se développèrent dans les pays du Tiers Monde et dans le monde occidental, où la guerre suscitait au sein de la jeunesse une énorme ambivalence quant à la valeur du système en place. De nombreux groupes occidentaux (le Weather Underground américain, la Rote Armee Fraktion ouest-allemande, les Brigades Rouges italiennes, l'Armée Rouge japonaise, l'Action Directe française) se considéraient comme l'avant-garde révolutionnaire des peuples du Tiers Monde. Le bloc soviétique encouragea les éruptions de violence et offrit un soutien moral, des armes et un entraînement.

Comme dans la première vague, radicalisme et nationalisme étaient souvent combinés, comme dans le cas des Basques, des Arméniens, des Corses, des Kurdes et des Irlandais (xlvi). Même si tous les mouvements nationalistes de la première vague avaient échoué, le lien entre radicalisme et nationalisme fut ressuscité, les préoccupations ethniques bénéficiant d'un soutien plus large que les aspirations radicales. Même si l'autodétermination servait de prétexte à des programmes radicaux et les groupes nationalistes eurent une plus longue durée de vie que les autres groupes de la troisième vague, aucun n'atteignit son but, alors que ceux qui luttent toujours vont probablement échouer. Les pays touchés (Espagne, France, Royaume-Uni et Turquie) ne se considèrent simplement plus comme des puissances coloniales, et l'ambivalence nécessaire aux succès nationalistes fait défaut.

A la fin de la guerre du Vietnam (1975), l'OLP prit la place du Vietcong en tant que « modèle héroïque ». Puisant son origine dans l'effondrement extraordinaire de trois armées arabes lors de la Guerre des Six Jours (1967), son existence et sa ténacité donnèrent de la crédibilité à ceux qui argumentaient que seule la terreur pouvait éliminer Israël. Son importance pour d'autres groupes fut renforcée par le fait qu'elle bénéficiait d'un important soutien des pays arabes et de l'Union Soviétique et offrait aux autres groupes des installations d'entraînement au Liban. La première et la troisième vague présentent des similitudes frappantes : alors que les femmes étaient confinées au rôle de messagère et d'éclaireuse dans la seconde vague, elles redevinrent des combattantes et des dirigeantes dans cette vague (xlvii).

Des cibles spectaculaires, comparables à celles de la première vague, remplacèrent les cibles militaires de la seconde vague. Le détournement d'avions est un exemple. Les terroristes

comprirent que certaines pistes d'atterrissage étrangères étaient accessibles. Plusieurs centaines de détournements eurent lieu durant les trois premières décennies de la troisième vague.

Des avions étaient détournés pour fournir des otages. D'autres moyens furent cependant utilisés et les prises d'otages devinrent une caractéristique de cette vague. La plus importante fut celle de l'ancien Premier ministre italien Aldo Moro par les Brigades Rouges. Lorsque le gouvernement refusa de négocier, Moro fut brutalement assassiné et son corps jeté dans la rue. Les sandinistes prirent en otage le congrès nicaraguayen en 1978, une action tellement osée qu'elle provoqua une insurrection populaire qui renversa le régime Somoza un an plus tard. En Colombie (1985), le M-19 répéta cette action en prenant en otage la Cour suprême, mais le gouvernement refusa de céder et environ 100 personnes, dont 11 juges, moururent dans l'opération.

Des enlèvements eurent lieu dans 73 pays, spécialement en Italie, Espagne et Amérique latine. De 1968 à 1982, on dénombre 409 enlèvements à caractère international impliquant 951 otages (xlix). A l'origine, les otages donnaient à leurs ravisseurs un poids politique, mais d'autres considérations devinrent plus importantes. Les entreprises commerciales commencèrent à assurer leurs cadres et les enlèvements devinrent lucratifs. Les kidnappeurs constatèrent que, lorsque l'argent constituait l'objectif principal, ils arrivaient plus facilement à leurs fins. Des observateurs bien informés estiment que ces pratiques ont rapporté 350 millions de dollars (l).

L'assassinat de personnalités reprit. Par exemple, l'IRA et ses diverses organisations dissidentes assassinèrent l'ambassadeur d'Angleterre en Irlande, Lord Mountbatten (1979), et tentèrent d'assassiner les Premiers ministres Thatcher (1984) et Major (1991) (li). L'organisation palestinienne Septembre Noir assassina le Premier Ministre jordanien (1971) et tenta d'assassiner le roi Hussein de Jordanie (1974). Cette organisation tua également l'ambassadeur américain, lorsqu'elle prit d'assaut l'ambassade saoudienne de Khartoum (1973). L'ETA tua le Premier ministre espagnol la même année. Pourtant les assassinats de la première et de la troisième vague suivaient des logiques différentes. Durant la première vague, les victimes étaient assassinés parce qu'elles occupaient certains postes. Les assassinats de la « nouvelle gauche », par contre, constituaient le plus souvent des formes de punition. Le Premier Ministre et le Roi de Jordanie avaient expulsé l'OLP de leur pays de manière brutale. De manière similaire, la Premier ministre Thatcher était tenue pour « responsable » de la mort de 9 grévistes de la faim de l'IRA qui refusaient d'être traités

comme des criminels ordinaires (lii). Aldo Moro fut assassiné parce que le gouvernement italien refusait de négocier la libération d'otages. La Rote Armee Fraktion allemande présente une autre tendance commune. 15% de ses attaques étaient des assassinats. Même si la RAF ne visait pas des personnalités, elle tua cependant le chef de la Cour suprême de Berlin et un industriel connu (liii). Pour de bonnes raisons, le terme de « terrorisme international » qui avait été abandonné, fut ressuscité. A nouveau, la culture révolutionnaire créa des liens significatifs entre groupes nationaux séparés ; ces liens furent renforcés lorsque des installations d'entraînement cubaines, puis celles de l'OLP, furent mises à disposition. Les cibles choisies reflétaient également ces dimensions internationales. Certains groupes perpétrèrent plus d'attaques à l'étranger que dans les territoires nationaux : l'OLP, par exemple, était plus active en Europe qu'en Cisjordanie, et parfois plus active en Europe que certains groupes européens ! Différents groupes nationaux coopérèrent dans les attaques, comme aux Jeux Olympiques de Munich (1972) ou lors de l'enlèvement des ministres de l'OPEC (1975) vers l'Ouganda et la Somalie (1977).

Sur leurs propres territoires, les groupes choisissaient souvent des cibles d'importance internationale. Les actions contre les ambassades étrangères commencèrent lorsque l'OLP attaqua l'ambassade d'Arabie saoudite à Khartoum (1973). Le groupe péruvien Tupac Amaru – en partie pour s'arroger un avantage sur son rival, le Sentier Lumineux – retint pendant plus de quatre mois 72 otages dans l'ambassade du Japon (1996-1997) avant qu'une opération de sauvetage ne tue tous les terroristes qui étaient dans le bâtiment.

Un peuple devint la cible favorite de la plupart des groupes : un tiers des attaques internationales toucha des cibles américaines, une tendance qui reflète la nouvelle importance des États-Unis. Des cibles américaines furent visées en Amérique latine, en Europe, au Moyen-Orient où les États-Unis parrainaient la plupart des gouvernements visés par le terrorisme (liv). Malgré son statut de victime, des préoccupations liées à la guerre froide incitèrent les États-Unis à parfois faire fi de leur rejet affiché du terrorisme. Ainsi au Nicaragua, en Angola et ailleurs, les États-Unis ont soutenu des activités terroristes ; indication de la difficulté de poursuivre certains objectifs considérés comme honorables en utilisant des tactiques déplorables.

Les organisations de la troisième vague découvrirent le prix à payer pour leur incapacité à discerner entre les requêtes divergentes imposées par les différents éléments internationaux (lv). L'engagement en faveur d'une culture révolutionnaire leur aliéna les éléments libéraux domestiques et internationaux, en particulier durant la guerre froide. L'IRA

perdit le soutien d'une partie significative de la diaspora irlandaise américaine au cours de la troisième vague. Son objectif initial durant la troisième vague, la création d'une Irlande réunifiée et socialiste, et l'acceptation du soutien de la Libye et de l'OLP soulevèrent des problèmes. Surtout, ce ne fut qu'après la fin de la guerre froide que la diaspora irlandaise et le gouvernement américain firent à nouveau preuve d'un intérêt soutenu pour la cause irlandaise et assistèrent les démarches pour résoudre le conflit.

La collaboration avec d'autres groupes étrangers amena parfois des organisations à négliger leurs partisans chez eux. Un leader du Mouvement du 2 Juin, un groupe anarchiste allemand, suggère que c'est l'obsession de la cause palestinienne qui incita le groupe à attaquer une synagogue juive lors de l'anniversaire de la Nuit de Cristal, date souvent considérée comme le début de l'Holocauste. Selon lui, de telles « stupidités » aliénaient des soutiens potentiels en Allemagne (lvi). Lorsque les pouvoirs des entités terroristes coopératives étaient très disparates, les plus faibles devaient constater que leurs intérêts ne comptaient pas. Ainsi, les Cellules Révolutionnaires allemandes, partenaires de Front Populaire de Libération de la Palestine (FPLP), ne purent obtenir aucune aide de leurs partenaires pour libérer des prisonniers allemands. Liées à la volonté de Wadi Haddad et de son groupe, dont les objectifs étaient très différents des leurs, les Cellules Révolutionnaires mirent un terme à la coopération et le mouvement s'effondra rapidement (lvii).

L'OLP, mouvement toujours très disparate, dut constater à de nombreuses reprises que ses relations internationales avaient un prix, car elles compliquaient encore les divisions internes au sein de l'organisation. Dans les années 1970, Abu Iyad, un membre fondateur de l'OLP et chef des renseignements, écrivit que la cause palestinienne était si importante dans les politiques domestiques syrienne et irakienne que ces États estimaient nécessaire de contrôler par la force des organisations de l'OLP pour servir leurs propres objectifs. Ceci rendait la détermination d'un seul objectif – comme pour l'Irgun et l'EOKA - encore plus difficile. Les liaisons avec les États arabes suscitaient des problèmes pour les deux parties. Des attaques venant de la bande de Gaza, occupée par l'Égypte, provoquèrent une guerre désastreuse avec Israël (1956) et les *fidayeen* ne furent jamais plus autorisés à lancer des attaques depuis ce territoire. Une attaque palestinienne menée à partir de la Syrie entraîna celle-ci dans la Guerre des Six Jours, ce qui devait amener plus tard les Syriens à maintenir un contrôle strict des organisations qui opéraient depuis leur territoire. Lorsqu'une faction de l'OLP détourna des avions américains et anglais en vol pour la Jordanie lors de la première tentative visant des non-israéliens (1970), l'armée jordanienne dévasta l'OLP qui perdit sa base. Pour terminer,

une tentative d'assassinat d'un diplomate israélien déclencha l'invasion du Liban en 1982, forçant l'OLP à abandonner le repaire qui lui donnait un tel crédit parmi les groupes terroristes étrangers. (Ironiquement, la tentative d'assassinat fut organisée par la faction dissidente d'Abu Nidal, liée à l'Irak, qui avait auparavant tenté d'assassiner par deux fois Yasser Arafat !). Plus tard, la Tunisie, le nouvel hôte de l'OLP, interdit à l'OLP d'entraîner des groupes étrangers. La « carrière » de l'OLP en tant qu'organisation terroriste sembla alors, dans une large mesure, terminée. De manière paradoxale, les accords d'Oslo ont montré que l'OLP pouvait mieux atteindre ses objectifs lorsqu'elle semblait moins dangereuse (lviii).

Afin de maintenir le contrôle sur leur destinée, les États commencèrent à « parrainer » des groupes (pratique qui avait été abandonnée durant la seconde vague). Une fois de plus, les sponsors durent se rendre compte que cette pratique avait son prix. Dans les années 1980, l'Angleterre restreignit ses relations diplomatiques avec la Libye et la Syrie accusés de parrainer le terrorisme sur sol britannique, et la France rompit ses relations avec la République d'Iran, lorsqu'elle refusa aux Français le droit d'interroger les collaborateurs de son ambassade sur l'assassinat d'émigrés iraniens. La surprenante retenue de l'Irak durant la Guerre du Golfe en 1990 démontre la faiblesse du parrainage terroriste. L'Irak menaça d'avoir recours au terrorisme, une menace qui incita les autorités occidentales à prédire une vague de terrorisme en Europe (lix). La mise à exécution de cette menace aurait donné à cette guerre un nouvel objectif : la traduction en justice de Saddam Hussein pour crimes de guerre. La crainte de cette issue constitue l'explication la plus plausible à la retenue si peu caractéristique du dictateur irakien. La troisième vague commença à baisser dans les années 1980. Les terroristes révolutionnaires furent vaincus dans un pays après l'autre. L'invasion du Liban par Israël (1982) détruisit les installations d'entraînement de groupes terroristes de l'OLP et la coopération contre-terroriste internationale devint de plus en plus efficace.

Comme lors de la première vague, les États coopérèrent de manière ouverte et formelle dans les tentatives de contre-terrorisme. Aidés par les Britanniques, les Américains bombardèrent la Libye (1986) pour son rôle de parrain du terrorisme et la Communauté européenne imposa un embargo sur les armes. La coopération des forces de police nationales imaginée en 1904 commença à se matérialiser au moment où les commissions TREVI [Terrorism, Radicalism, Extremism, Violence, Internationalism] furent établies dans les années 1970 et complétées en 1994 par Europol. Les divergences entre États sont restées ; même des alliés proches ne purent pas toujours collaborer. La France refusa d'extrader des suspects affiliés à l'OLP, les Brigades Rouges et l'ETA vers l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne. L'Italie rejeta des

demandes d'extradition d'un suspect palestinien dans le cadre de l'affaire du bateau de croisière *Achille Lauro* (1984) et l'Italie refusa d'extrader un Kurde (1988), la loi italienne interdisant la peine capitale, contrairement à la loi turque. Les États-Unis ont refusé d'extrader des suspects de l'IRA. Des événements de ce genre ne cesseront que ce jour (improbable) où les lois et les intérêts des différents États seront identiques.

Le rôle de l'ONU changea de façon notable. Désormais, les « nouveaux États », les anciens territoires coloniaux, découvrirent que le terrorisme menaçait leurs intérêts et ils évitèrent tout spécialement les mouvements nationalistes. Les conventions majeures de l'ONU de 1970 à 1999 ont criminalisé les détournements, prises d'otages, attaques des représentants haut placés des gouvernements, les attaques à la bombe des installations d'États étrangers et le financement d'activités terroristes internationales. Un changement de vocabulaire reflète le changement d'attitude : l'expression « combattant de la liberté » a perdu sa popularité dans les débats de l'ONU et le terme de « terrorisme » a été utilisé comme titre d'un document, « Convention internationale en vue de la suppression des attentats terroristes » (Ix). Des preuves incriminant des agents libyens dans l'accident aérien de la Pan Am au-dessus de Lockerbie entraînèrent une résolution unanime du Conseil de sécurité obligeant la Libye à extraditer les suspects (1988). La Libye céda une décennie plus tard, lorsque les sanctions collectives firent effet. En 2003, la Libye paya des compensations aux familles des victimes. Cependant des ambiguïtés et des conflits déchirent toujours l'ONU, preuve que la terreur sert différent buts et que parfois ceux-ci sont appréciés. Ironiquement, c'est l'OLP, l'organisation de la troisième vague qui en a bénéficié. Elle reçut un statut officiel de l'ONU et a été reconnue par plus de 100 États. Sa qualité à hériter d'une partie du mandat palestinien fut invoquée comme raison explicite de cette reconnaissance.

Quatrième vague : unique ? quelle durée ?

Au moment où celles qui l'avaient précédée commencèrent à faiblir, la « vague religieuse » devint plus forte. Comme les identités ethniques et religieuses se chevauchent souvent, les éléments religieux ont toujours été importants dans le terrorisme moderne. Les luttes arménienne, macédonienne, irlandaise, cyprite, québécoise, israélienne, et palestinienne illustrent ce point (Ixi). Dans ces cas néanmoins, l'objectif était la création d'États séculiers.

Aujourd'hui la religion a une importance toute autre, fournissant des justifications et des principes d'organisation de l'État. La vague religieuse a également produit çà et là un groupe séculier, en réaction à l'excessif zèle religieux. Au Sri Lanka, les bouddhistes ont essayé de

transformer le pays, ce qui a provoqué une réaction terroriste des Tamouls (pour la plupart hindous) qui vise à créer un État séculier séparé.

L'islam est au cœur de cette vague. Les groupes islamiques ont mené les attaques les plus meurtrières et les plus profondément internationales. Il est également important de souligner que les événements politiques qui ont fourni l'espoir nécessaire à la quatrième vague trouvent leur origine dans l'islam, et les succès ont apparemment influencé d'autres groupes terroristes religieux dans d'autres parties du monde (lxii). Même si nous n'avons pas de preuve directe de cette dernière affirmation, la chronologie est suggestive. Après « l'éruption » de l'islam, les sikhs aspirèrent à la création d'un État religieux au Pendjab. Les terroristes juifs tentèrent de faire sauter le lieu de pèlerinage le plus saint de l'islam à Jérusalem et lancèrent une campagne d'assassinats contre les maires palestiniens. Un juif assassina 29 fidèles musulmans au tombeau d'Abraham (Hébron, 1994) et un autre assassina le Premier Ministre Rabin (1995). Aum Shinryko, un groupe qui combine des thématiques bouddhistes, hindouistes et chrétiennes, répandit un gaz nervin dans le métro de Tokyo (1995) tuant 12 personnes, en blessant plus de 3000 autres, suscitant à travers le monde des craintes quant à la possibilité d'utilisation d'armes biologiques et chimiques par différents groupes dans le futur. Le terrorisme chrétien, fondé sur des interprétations racistes de la Bible, émergea au sein du mouvement américain « Christian Identity ». Dans le plus pur style millénariste médiéval, des communautés rurales armées composées essentiellement de familles se sont retirées de la société pour attendre le second avènement du Messie et de la grande guerre raciale. Même si certains chercheurs ont associé le mouvement « Christian Identity » à l'attentat à la bombe d'Oklahoma City (1995), le niveau de violence chrétien est resté jusqu'ici minime.

Trois événements dans le monde islamique ont créé l'espoir et le tournant décisif nécessaire au lancement de la quatrième vague. 1979 fut l'année la plus importante. Cette année-là fut marquée par la révolution iranienne, le début d'un nouveau siècle islamique et l'invasion de l'Afghanistan par les Soviétiques.

En Iran, les manifestations de rue désintégrèrent l'État séculier du Shah. Pour les croyants, cet événement constituait également une preuve claire que la religion avait désormais une résonance politique plus forte que dans la culture dominante de la troisième vague. En effet, les marxistes iraniens ne purent recueillir qu'un faible soutien contre le Shah. « Il n'y pas de frontières à l'islam » déclara l'Ayatollah Khomeini et « sa » révolution remodela d'une part les relations entre musulmans et d'autre part entre l'islam et le reste du monde. Presque immédiatement, les Iraniens furent une source d'inspiration pour les mouvements terroristes

chiites hors de l'Iran (Irak, Arabie saoudite, Koweït et Liban) et ils commencèrent également à les parrainer. Au Liban, les chiites, influencés par les tactiques de martyre des Assassins du Moyen Âge, commencèrent à pratiquer les attentats suicides. Ceux-ci eurent des résultats surprenants, évinçant les troupes américaines et d'autres troupes qui avaient pénétré dans le pays pour une mission de paix, suite à l'invasion israélienne de 1982.

La monumentale révolution iranienne fut inattendue, même si certains musulmans avaient toujours cru que cette année-là serait significative puisqu'elle marquait le début d'un nouveau siècle islamique. Selon une très vieille tradition islamique, le début d'un nouveau siècle serait marqué par l'arrivée d'un rédempteur. Cette croyance fut à l'origine de nombreux soulèvements au tournant des siècles musulmans (Ixiii). Des musulmans prirent ainsi d'assaut la Grande Mosquée de la Mecque dans les premiers instants du nouveau siècle en 1979, faisant plus de 10'000 blessés. Indépendamment des causes locales, il est frappant de constater les nombreux exemples de terrorisme sunnite qui apparurent simultanément en Égypte, en Syrie, en Tunisie, au Maroc, en Algérie, aux Philippines et en Indonésie. Les Soviétiques envahirent l'Afghanistan en 1979. La résistance, renforcée par des volontaires sunnites financés par une aide américaine, expulsa les Soviétiques en 1989 – une étape cruciale dans la désintégration rapide et inimaginable de l'Union Soviétique. La religion avait ainsi éliminé une super-puissance séculière, événement stupéfiant avec des conséquences importantes sur les activités terroristes (Ixiv). C'est alors que la troisième vague implosa : les anciens pays de l'Union Soviétique avec une large population musulmane (Tchéchénie, Ouzbékistan, Kirghizstan, Tadjikistan, Azerbaïdjan, etc) devinrent d'importants nouveaux terrains pour les rebelles islamiques. La guerre de Bosnie attira des forces islamiques de l'extérieur. Le Cachemire devint à nouveau un point chaud et le bilan s'élève depuis 1990 à plus de 50'000 morts (Ixv). Les vétérans afghans, entraînés et décidés, sont les principaux participants des anciens et nouveaux conflits.

Les « attentats suicides » qui rappellent les tactiques de lancement de bombes utilisées par les anarchistes représentent l'innovation tactique la plus meurtrière. Malgré la sagesse populaire qui prétend que seule la promesse d'une récompense au Paradis peut inspirer de tels actes, les Tigres tamouls ont été tellement impressionnés par les succès obtenus au Liban qu'ils ont adopté cette tactique au Sri Lanka pour donner une nouvelle vie à leur mouvement. De 1983 à 2000, leur recours aux attentats suicides a été plus important que *tous* les groupes islamiques réunis. Les Tamouls ont souvent recours à des femmes, fait peu usuel dans la quatrième vague (Ixvi). C'est en partie afin de rehausser leur soutien politique local que des éléments

religieux palestiniens ont commencé à utiliser les attentats suicides, contraignant les éléments séculiers de l'OLP à les imiter. La quatrième vague présente également d'autres particularités internationales. Le nombre de groupes terroristes a fortement décliné. Alors que 200 groupes étaient actifs dans les années 1980, leur nombre est tombé à 40 dix ans plus tard (lxvii). Cette tendance semble liée à la grandeur des publics primaires (nation ↔ religion). Une communauté religieuse majeure comme l'islam est beaucoup plus importante qu'une nation. Des traditions culturelles différentes peuvent également être pertinentes. Un grand nombre de groupes terroristes séculiers provenaient de pays chrétiens et la tradition chrétienne a toujours suscité plus de divisions religieuses que l'islam (lxviii).

Les groupes islamiques sont plus durables que leurs prédécesseurs de la troisième vague. Les principaux groupes libanais, égyptiens et algériens existent depuis plus de deux décennies et sont toujours efficaces (lxix). Même si ces groupes constituent de grandes organisations, c'est l'organisation Al Qaïda de Ben Laden qui occupe probablement la place la plus importante avec ses 5.000 membres (nombre probable) et ses cellules opérant dans plus de 72 pays (lxx). La plupart des anciens grands groupes terroristes poursuivaient des objectifs nationalistes et comptaient quelques centaines de membres actifs et plusieurs milliers d'adhérents susceptibles d'être recrutés. L'OLP constituait un cas spécial, du moins au Liban où elle comptait 25'000 membres et tenta de se transformer en armée régulière. De manière similaire, la plupart des recrues d'Al Qaïda ont été des recrues des Talibans durant la guerre civile afghane.

Le rôle américain a également changé. L'Iran appelle l'Amérique « le Grand Satan ». Al Qaïda considérait l'Amérique comme son principal ennemi après la défaite de l'Union Soviétique, fait auquel on n'accorda pas suffisamment de considération avant le 11 septembre 2001 (lxxi). Depuis le début, les groupes religieux islamiques ont tenté de *détruire* des cibles américaines – en règle générale des installations militaires ou civiles – une tendance inconnue durant la troisième vague. L'objectif poursuivi est le retrait des forces militaires américaines. Celles-ci ont été contraintes de quitter le Liban et d'abandonner une mission humanitaire en Somalie. On a également assisté à des attaques contre des bases militaires au Yémen et en Arabie saoudite. Le bâtiment *U.S.S Cole* subit la première attaque terroriste contre un bateau militaire de l'histoire (2000). Les attaques contre des militaires dans la péninsule arabique et en Afrique ont provoqué des réponses militaires, mais les Américains ne se sont pas retirés. Après les pertes provoquées par les frappes contre les ambassades américaines au Kenya et en Tanzanie (1998), des missiles de croisière ont été tirés contre des cibles d'Al Qaïda, en vain :

pour la première fois, des missiles étaient utilisés contre un groupe et non contre un État. Selon Peter Bergen « Les attaques eurent une conséquence majeure et imprévue : elles firent passer Ben Laden du statut d'acteur marginal à celui de célébrité internationale » (lxxii). Les attaques sur sol américain débutèrent en 1993 avec l'attaque – en partie couronnée de succès – contre le World Trade Center. Sept ans plus tard, une mission d'attaque pendant la nuit du passage au nouveau millénaire fut déjouée (lxxiii). C'est alors que survinrent les événements du 11 septembre. Al Qaïda est responsable d'attentats dans la péninsule arabique, en Afrique et sur le sol américain. Son objectif initial était de forcer l'évacuation de bases militaires américaines en Arabie saoudite, patrie des deux sites les plus saints de l'islam. Le Prophète Muhammad avait déclaré que ce territoire ne pouvait abriter qu'une seule religion. L'Arabie saoudite devint ainsi un pays où l'accès des chrétiens et des juifs était limité (lxxiv). L'objectif d'Al Qaïda éveille un réel écho dans le monde sunnite, ce qui se reflète au niveau du recrutement : la plupart des volontaires proviennent des pays arabes, spécialement d'Arabie saoudite, d'Égypte et d'Algérie et les camps d'entraînement afghans ont accueilli des sunnites d'au moins 60 pays (musulmans et non-musulmans). Auparavant, chaque organisation terroriste (y compris les groupes islamiques) recrutait dans sa propre base nationale. Le contraste entre les installations d'entraînement d'Al Qaïda et de l'OLP est illustratif : alors qu'Al Qaïda accueille des individus, l'OLP accueillait des unités entières d'autres organisations.

Outre l'évacuation des bases installées sur le sol sacré de l'islam, Al Qaïda a développé ultérieurement un autre objectif, un État islamique unique dirigé selon les préceptes de la charia. L'organisation a fortement soutenu les groupes islamiques actifs dans différents États du monde sunnite, États que beaucoup de musulmans considèrent comme des résidus de l'influence coloniale. Les États-Unis ont refusé de quitter l'Arabie saoudite et ont aidé les États attaqués. En provoquant des réactions aveugles, les attentats du 11 septembre pourraient-ils être considérés comme une tentative désespérée de régénération d'une cause perdue (lxxv) ? Les réponses au 11 septembre ont été, comme les attaques, sans précédent. Sous les auspices de l'ONU, plus de 100 États (y compris l'Iran) se sont joints, de différentes manières, à l'attaque de l'Afghanistan. Pourtant, aucune des parties impliquées ne s'attendait à une intervention aussi rapide et décisive. L'Afghanistan avait toujours été un pays difficile pour les envahisseurs. De plus, l'histoire du terrorisme démontre que, même lorsque les forces anti-terroristes ont une bonne connaissance des territoires où se cachaient les terroristes (ce

qui n'était pas le cas cette fois), les terroristes qui se terrent peuvent facilement se maintenir comme ce fut le cas à Chypre, en Algérie, en Irlande du Nord et au Sri Lanka.

Pourquoi l'organisation Al Qaïda s'est-elle effondrée si rapidement en Afghanistan ? Pour différentes raisons. D'une part, elle viola l'un des principes cardinaux des organisations terroristes : toujours se maintenir dans la clandestinité. Al Qaïda est restée visible pour pouvoir continuer ses opérations d'entraînement à grande échelle et, comme l'ont montré les Israéliens en chassant l'OLP du Liban, les groupes visibles sont vulnérables (lxxvi). De plus Al Qaïda et l'OLP constituaient des groupes étrangers dans des pays qui résistaient à leur présence. Enfin, Al Qaïda n'avait pas pris en compte la possibilité d'une invasion. Les raisons ne sont pas claires, mais on dispose de preuves selon lesquelles le mépris pour les réactions américaines précédentes avait convaincu Al Qaïda que le « tigre en papier » éviterait les cibles difficiles et donc l'Afghanistan (lxxvii).

L'OLP avait pu se regrouper en Tunisie à condition d'abandonner son importante mission de formation au service d'autres groupes. Al Qaïda pourrait-elle accepter de telles restrictions ? Le cas échéant quel État se risquerait-il à endosser le rôle de la Tunisie ? La politique de « porte tournante » pratiquée par le Pakistan suggère une réponse plus probable. Ancien parrain principal d'Al Qaïda, le Pakistan a changé sa politique sous la pression américaine et apporte son soutien à la coalition.

Tout comme l'auteur de cet article, le monde ne sait pas ce qu'il est arrivé aux dirigeants d'Al Qaïda. Pourtant même si les survivants pouvaient se rassembler, comment l'organisation pourrait-elle fonctionner sans un refuge protégé ? Al Zawahiri, le successeur probable de Ben Laden, a mis en garde ses camarades avant la perte des terrains d'entraînement afghans : « la victoire (...) contre l'alliance internationale ne pourra être accomplie sans l'acquisition (...) d'une base au cœur du monde islamique » (lxxviii), élément mis en valeur par Peter Bergen dans son admirable étude (lxxxix).

La dissolution d'Al Qaïda en Afghanistan a modifié la routine de l'organisation. De manière typique, les « cellules dormantes » sont restées inactives jusqu'au moment de frapper, moment déterminé par les chefs. Les opérations étaient planifiées au sommet de la pyramide et « répétées » plusieurs fois en Afghanistan. Ce processus permettait d'augmenter les chances de succès contre des cibles difficiles (cibles « dures ») et accroissait également la durée entre les frappes. Une pré-condition nécessaire était l'existence de cellules dormantes jusqu'au moment de la frappe, un mode de fonctionnement inhabituel dans l'histoire du terrorisme. Normalement, les cellules sont actives et ont besoin de plus d'autonomie ;

l'infiltration policière ne va donc pas au-delà de l'unité en question. Les cellules « normales » bénéficient d'une plus grande autonomie de frappe et agissent donc plus rapidement et plus fréquemment. Mais les membres et les ressources à disposition de cellules en activité constante sont limités à des cibles dites « molles » ou moins protégées. Si Al Qaïda ne bénéficie plus de cette supervision du « sommet de la pyramide », le mode de fonctionnement deviendra « normal ». Depuis la déroute afghane, les frappes se sont concentrées sur des cibles « plus molles » ou des cibles civiles non-protégées. Comme le suggère cependant la destruction de sites touristiques (l'ancienne synagogue en Tunisie et le club de vacances en Indonésie en 2002), l'organisation se démarque par une maximisation du nombre de victimes.

Réflexions conclusives et questions

A la différence du crime et de la pauvreté, le terrorisme international est un phénomène récent. Cependant, sa présence continue depuis 125 ans démontre qu'il puise ses racines dans certaines caractéristiques importantes de notre monde. Nous avons discuté de l'importance de la technologie et de la doctrine. Cette dernière reflète une tendance moderne à rendre les activités plus rationnelles et efficaces, ce que Max Weber considérait comme l'une des caractéristiques de la vie moderne. Un troisième facteur que nous avons brièvement mentionné est la diffusion des idéaux démocratiques qui a façonné les activités terroristes de différentes manières. Ce troisième facteur est suggéré par le fait que le nationalisme et le séparatisme constituent les causes du terrorisme les plus fréquemment invoquées (lxxx). En guise d'explication, il faut se souvenir que la démocratie est basée sur le principe du « peuple », même si la signification du terme n'est pas claire. Ce principe a été énoncé pour la première fois lors de la Révolution française, qui conceptualisa également l'idée et le concept de terreur.

L'échec d'un programme de réformes démocratiques a inspiré la première vague et le thème principal de la seconde fut l'autodétermination nationale. Le fait que les systèmes existants n'étaient pas vraiment démocratiques fut l'un des thèmes dominants – même s'il n'était pas très clair – de la troisième vague. L'esprit de la quatrième vague est clairement anti-démocratique, l'idée de démocratie n'étant possible que combinée avec un certain niveau de laïcité.

Pour de nombreuses raisons, les organisations terroristes ont souvent une durée de vie brève. Parfois, leur avenir est déterminé par des erreurs tactiques aux effets dévastateurs. La décision de devenir visible est rare dans l'histoire du terrorisme et la victoire rapide de la coalition lors

de la campagne militaire en Afghanistan nous en montre les raisons. Si l'organisation Al Qaïda se reconstruit avec succès, elle pourrait découvrir qu'elle doit devenir un groupe terroriste « ordinaire » vivant clandestinement au sein d'une population locale sympathisante. Ceci suggère, mais malheureusement ne prouve pas, que ses frappes deviendront également plus « ordinaires ». Indépendamment de ce qui arrivera à Al Qaïda, cette vague va continuer. Combien de temps va-t-elle durer ? Le cycle de vie de celles qui l'ont précédée pourrait nous induire en erreur. Toutes étaient inspirées par une cause séculière alors que l'une des particularités des communautés religieuses est leur durée de vie. Ainsi, la quatrième vague pourrait durer plus longtemps. L'évolution de la révolution iranienne pourrait pourtant suggérer le contraire. Si l'histoire se répète, la quatrième vague sera terminée dans deux décennies. Mais, malheureusement, cette même histoire nous montre que le monde politique ne cesse de soulever de nouvelles questions importantes qui incitent les terroristes à y apporter une réponse de leur cru. Le fait que ces thèmes émergent de manière inattendue, ou du moins que personne ne réussisse à anticiper leur issue tragique, rend ces événements à la fois dignes d'intérêt et inquiétants. La coalition rassemblée après les événements du 11 septembre était extraordinaire pour plusieurs raisons. Le 11 septembre ne représenta pas seulement une catastrophe américaine ; le World Trade Center abritait aussi un certain nombre de personnes étrangères, et leurs pertes furent nombreuses. L'ONU a également vécu une apogée : elle est bien différente de l'organisation qui, voici 40 ans, qualifiait les terroristes de « combattants de la liberté ».

La seule autre coalition contre le terrorisme fut lancée voici un siècle. Elle avait pour objectif de rendre les vagues impossibles en perturbant les communications vitales et les conditions migratoires. On en attendait beaucoup moins de ses participants : pourtant, en l'espace d'une décennie (1914), celle-ci s'était désintégrée (lxxxix). Notre coalition durera-t-elle plus longtemps ? Le 11 septembre ne sera pas oublié si facilement et nos efforts sont focalisés sur une seule organisation, un objectif beaucoup plus aisé à défendre (lxxxii). Si Al Qaïda s'effondre, sa vision va-t-elle disparaître ? Une telle organisation peut-elle être reproduite aisément ?

Qu'est-ce qui arrivera lorsque la campagne contre Al Qaïda et les petits groupes affiliés d'Asie sera terminée ? Aucune organisation n'a été identifiée comme la prochaine cible, mais avant que cela n'arrive on peut craindre que la tendance des États à différencier les groupes selon leurs propres objectifs pourrait réapparaître. Le Cachemire et la Palestine constituent les deux principaux foyers d'activités terroristes. Au Cachemire, les rebelles islamiques divisent

sérieusement deux membres de la coalition. L'Inde les considère comme des terroristes, contrairement au Pakistan. Le conflit entre ces deux États détenteurs de l'arme nucléaire mettra au second plan la guerre contre le terrorisme. Une médiation de l'extérieur pourrait produire un résultat similaire puisqu'elle nécessiterait la reconnaissance de la légitimité des rebelles. Le conflit israélo-palestinien a une importance similaire ; beaucoup d'États importants interprètent le problème du terrorisme de manière différente.

L'islam alimente l'activité terroriste au Cachemire, mais le problème est local comme en Palestine où les éléments religieux sont moins prédominants. Dans quelle mesure les autres organisations de la quatrième vague sont-elle également locales ? Dans quelle mesure la coalition peut-elle accepter de s'impliquer dans des situations qui vont servir les intérêts des gouvernements locaux ? Notre expérience de soutien aux gouvernements qui combattent leurs terroristes « locaux » n'a pas toujours servi nos intérêts, spécialement dans le monde islamique.

[...] Les efforts d'Aum Shinryko pour utiliser des armes de destruction massive ont rendu conscients les représentants américains de la leçon la plus importante à tirer de cette vague : ces armes seront utilisées par des terroristes contre nous (lxxxiii). Le 11 septembre a exacerbé cette angoisse même si cette catastrophe a été l'œuvre de terroristes armés de cutters, et que l'histoire du terrorisme a montré que les armes bon marché, simples à produire et faciles à manier sont les plus attrayantes.

L'arme distinctive de cette quatrième vague a été la bombe humaine. La victoire au Liban a été impressionnante et l'arme qui l'a rendue possible a eu des effets destructeurs au Sri Lanka et également en Israël. Repousser des troupes étrangères hors d'un pays est une chose, alors que contraindre un peuple à renoncer à une partie de son pays (Sri Lanka) ou à l'abandonner (Israël) en est une autre : dans les deux derniers cas, ceux qui soutiennent les attentats suicides semblent beaucoup plus souffrir que leurs ennemis.

Comment le 11 septembre influence-t-il notre compréhension des menaces étrangères (question sérieuse qui mériterait une attention plus soutenue que celle qu'elle a reçu jusqu'ici) ? Netchaïev a souligné le fait que la peur et la rage provoquées par le terrorisme ébranlent les conventions morales essentielles à une société ou ses modes de pensée. Il pensait à un contexte domestique et l'histoire du terrorisme démontre que les réponses domestiques sont souvent aveugles et autodestructrices (lxxxiv). Le même comportement peut-il être observé sur la scène internationale ?

L'invasion récente de l'Irak suggère que l'observation de Netchaïev est également appropriée pour la politique internationale. Selon les justifications invoquées, l'Irak pourrait fournir aux terroristes des armes de destruction massive et/ou les utiliser lui-même contre les États-Unis. Ces considérations sont également applicables à une diversité d'États, comme le suggère l'expression « d'axe du mal ». La doctrine de la dissuasion qui nous a servi pendant 50 ans a été abandonnée. La prévention semble mieux correspondre à notre époque. La dissuasion fonctionnait parce que les États savaient qu'ils étaient visibles et qu'ils seraient détruits s'ils utilisaient ces armes terrifiantes. Les groupes terroristes clandestins n'ont pas cette vulnérabilité : c'est pourquoi la prévention a toujours été partie intégrante de la stratégie policière depuis la première vague. La dissuasion dépend d'actions visibles, alors que la prévention est plus adaptée à l'évaluation d'intentions, tâche entravée par d'énormes ambiguïtés. Y-a-t-il cependant une raison de penser que la distinction cruciale entre les États et les groupes terroristes a disparu et que nous devrions laisser les décisions de guerre et de paix à des services de renseignement bien imparfaits ?

L'importance de l'invasion de l'Irak pour la guerre contre le terrorisme n'est toujours pas claire. La cohésion de la coalition a faibli et les différents groupes islamiques pourraient être ressuscités [*NDT : l'article est antérieur aux derniers développements en Irak*]. Ces deux scénarios sont plus probables si la prévention est utilisée contre un autre État et/ou si la victoire en Irak est considérée comme une occupation.

Notes

- (1) Une première version de cet essai a été publiée dans la revue *Current History*, déc. 2001, 419-425. Une autre version a été présentée à la conférence John Barlow, université de l'Indiana, Indianapolis. Mes remerciements à Jim Ludes, Lindsay Clutterbuck, Laura Donohue, Clark McCauley, Barbara Rapoport et Sara Grdan pour leurs commentaires pertinents, même si certains n'ont pas été intégrés. J'endosse l'entière responsabilité des problèmes soulevés par cet essai.
 - (2) Le 20 septembre, le président déclara au Congrès que « toute nation qui continue à héberger ou soutenir le terrorisme sera considéré comme un régime ennemi. Cette guerre ne se terminera pas avant que chaque groupe terroriste avec une portée globale n'ait été découvert, stoppé et vaincu » (C'est moi qui souligne).
- (i) Voir Richard B. Jensen, « The United States, International Policing, and the War against Anarchist Terrorism », *Terrorism and Political Violence* (ci-après *TPV*), 13 :1, (printemps 2001) 5-46.
 - (ii) Il n'existe pas de bonne histoire du terrorisme. L'étude monumentale de Schmid et Jongman sur la littérature consacrée au terrorisme ne fournit même pas la référence d'une histoire du sujet ! Voir *Political Terrorism : A New Guide to Actors, Authors, Concepts, Theories, DataBases, and Literature*, édition révisée, (New Brunswick, N.J : Transaction Books, 1988).
 - (iii) Le caractère inhabituel de l'activité terroriste - lorsqu'elle débuta dans la dernière partie du 19^{ème} siècle - eut un impact énorme sur la vie domestique de nombreux pays. Chaque État affecté par la première

vague transforma son organisation policière de manière radicale, ainsi que les instruments pour pénétrer les groupes clandestins. L'Okhrana russe, la branche spéciale de la police britannique [section de la police britannique spécialement assignée aux Fenians, membres de la Fraternité républicaine irlandaise] et le FBI constituent des exemples manifestes. La nouvelle forme organisationnelle reste une caractéristique permanente, si ce n'est indispensable, de la vie moderne. Les tactiques terroristes, entre autres visent à produire rage et frustration, provoquant souvent les gouvernements à répondre de manière imprévisible, extraordinaire, illégale, honteuse et destructrice d'un point de vue social. Par exemple, la prédominance d'éléments juifs dans plusieurs mouvements terroristes russes poussa l'Okhrana à organiser des pogroms pour intimider les juifs russes, forçant un grand nombre à fuir à l'Ouest et en Terre Sainte. L'Okhrana fabriqua également les *Protocoles des Sages de Sion*, un livre qui contribua à stimuler un antisémitisme virulent bien au-delà de la Russie. L'influence de cette fabrication se perpétua durant des décennies et continue aujourd'hui encore à influencer les mouvements terroristes chrétiens et islamiques. Les États démocratiques eurent également des réactions disproportionnées. Le président Théodore Roosevelt (1901) proposa d'expulser tous les anarchistes vers l'Europe. Le Congrès fut plus modéré et défendit simplement aux anarchistes étrangers l'entrée dans le pays. Plus d'une décennie plus tard, le procureur général du président Wilson mit en œuvre une proposition similaire à celle de Roosevelt et rassembla tous les anarchistes pour les renvoyer par bateau, indépendamment de leur implication dans des crimes. Ceci provoqua l'attaque à la bombe contre Wall Street en 1920. Cette attaque devint à son tour la justification d'une loi – qu'Adolf Hitler tenait en très haute estime – de quotas sur l'immigration qui rendit beaucoup plus difficile l'immigration de citoyens de l'Europe de l'Est et de l'Europe centrale pendant des décennies.

Il est encore trop tôt pour se prononcer sur les conséquences domestiques du 11 septembre. Les premières réactions suggèrent que nous avons tiré les leçons du passé. Le gouvernement fédéral a multiplié les efforts pour montrer que nous n'étions pas en guerre contre l'islam et a réfréné les premières expressions de réactions d'autodéfense. L'importance des mesures qui ont suivi semble plus problématique. Notre première expérience de la terreur nous a incité à créer de nouvelles dispositions policières. Le Congrès a mis sur pied un « Département de la Sécurité Intérieure » qui, avec ses 170'000 employés, représente le plus grand changement de politique sécuritaire de notre histoire. Personne ne connaît la signification de ce « séisme ». La Loi Posse Comitatus qui interdit aux forces militaires l'administration d'affaires civiles pourrait être la première victime de ce tremblement de terre. Ironiquement, cette loi fut votée en réaction à l'insatisfaction qui régnait quant aux réponses militaires aux activités du Ku Klux Klan après la guerre civile ! Une politique de détentions secrètes et une réaction commune aux activités terroristes sérieuses dans de nombreux pays ont été mises en place. Des révisions de grande envergure des lois sur l'immigration sont en cours. Les prisonniers capturés en Afghanistan ne sont pas soumis au régime du droit pénal, violant une politique de longue date pratiquée par presque tous les États, y compris le nôtre. Les expériences antérieures laissent à penser qu'il faudra du temps pour que ces changements fassent effet. En effet de nombreux facteurs dépendent de la portée, de la fréquence et de la durée de futures activités terroristes.

- (iv) David M. Chalmers, *Hooded Americanism : The History of Ku Klux Klan*, 3^{ème} édition (Durham : Duke University Press, 1987), p. 19.
- (v) L'activité des Thugs et des Assassins eut des dimensions internationales, mais resta confinée à des régions spécifiques ; il est plus important de noter ici qu'il n'y avait pas à l'époque de groupes comparables opérant en même temps dans ces régions ou ailleurs. Voir mon « Fear and Trembling : Terror in Three Religious Tradition », *American Political Science Review* (78:3) 1984, 658-677.
- (vi) Les origines de la terreur rebelle sont très anciennes, remontant au moins au premier siècle. L'hindouisme, le judaïsme et l'islam donnèrent naissance au Thugs, aux Zélotes et aux Assassins ; ces noms sont toujours utilisés à l'heure actuelle pour désigner les terroristes. La religion détermina tous les objectifs et moyens de ces formes anciennes. Voir Rapoport « Fear and Trembling » (note 7).
- (vii) La plupart des articles académiques publiés traitent principalement des organisations et du contre-terrorisme. Selon mon expérience d'éditeur de *TPV*, la proportion d'articles consacré à ce sujet augmente encore si l'on considère les articles soumis pour publication.
- (viii) Voir note 2
- (ix) Les rebelles se battaient en uniforme et contre des soldats. Georges Bernard Shaw déclara « à mon avis, les hommes qui étaient abattus de sang-froid après leur capture étaient des prisonniers de guerre ». Le Premier Ministre Asquith déclara que selon les standards britanniques, les rebelles étaient des gens honorables et « qu'ils faisaient preuve d'une grande humanité... se battaient très courageusement et n'avaient pas recours à des atrocités ». Selon le *Manchester Guardian*, ces exécutions étaient des

- « atrocités ». Voir mon introduction à la troisième partie de l'ouvrage *Morality of Terrorism*, édité en collaboration avec Yonah Alexander, seconde édition, (New York : Columbia University Press, pp. 219-227.
- (x) Les guérilleros portent leurs armes de manière visible et un signe distinctif, circonstances qui obligent un État à les traiter comme des soldats.
- (xi) Quiconque a essayé d'expliquer l'intensité de l'expérience des années 1960 à des étudiants contemporains est conscient de la difficulté de transmettre l'expérience d'une génération à une autre.
- (xii) Le « catéchisme révolutionnaire » de Netchaïev a été reproduit dans mon *Assassination and Terrorism* (Toronto : CBC, 1971). Voir Michael Bakounine et Pierre Kropotkine, *Revolutionary Pamphlets* (New York : 1927, Benjamin Bloom), Nicolas Morozov *Terroristic Struggle*, (Londres : 1980), Serge Stepniak *Underground Russia : Revolutionary Profiles and Sketches from Life* (New York : 1892).
- (xiii) Voir Rapoport, « Fear and Trembling... », note 7
- (xiv) Le développement d'une telle attitude a pris du temps au sein de l'islam. Si l'on compare le manuel de Ben Laden et *Le devoir négligé* de Faraj – une œuvre écrite principalement au début de la quatrième vague pour justifier l'assassinat du président égyptien Sadate (1981) – les deux auteurs semblent appartenir à deux mondes différents. Faraj ne cite aucune expérience hors de la tradition islamique, et sa référence historique la plus récente est celle de l'invasion napoléonienne de l'Europe ! Voir mon « Sacred Terror : A Case from Contemporary Islam », dans Walter Reich (éd.), *Origins of Terrorism*, (Cambridge : Cambridge University Press, 1990), pp. 103-130. Je remercie Jerry Post de bien avoir voulu partager sa copie du traité de Ben Laden [...].
- (xv) La dédicace de Ben Laden est la suivante :
- Promesse, ô Sœur,
 À la sœur croyante dont les habits ont été arrachés par les criminels,
 A la sœur croyante dont les cheveux ont été rasés par les oppresseurs,
 A la sœur croyante dont le corps a été abusé par les chiens humains,
 Je m'engage, ô Sœur, à faire de leurs femmes des veuves et leurs enfants des orphelins.
- (xvi) J'ignore les groupes d'extrême droite - parce qu'ils sont le plus souvent associés à une réaction gouvernementale – ainsi que les groupes à cause unique, c'est-à-dire les mouvements anti-avortements et écologistes contemporains.
- (xvii) Le terme de « terreur » faisait à l'origine référence aux actions du gouvernement révolutionnaire qui dépassa les règles contrôlant la punition afin « d'éduquer » le peuple à se gouverner lui-même.
- (xviii) Vera Figner, l'architecte de la politique étrangère de Narodnaya Volya, a identifié les quatre premiers éléments. Le cinquième fut créé plus tard. Pour une discussion plus exhaustive de Figner, voir mon texte « The International World as Some Terrorists Have Seen It : A Look at a Century of Memoirs » dans mon livre *Inside Terrorist Organisations*, (Londres : Frank Cass, 2001), 2^{ème} édition, pp. 125 suiv.
- (xix) Voir le « Catéchisme révolutionnaire » dans mon *Assassination and Terrorism*, voir note 14
- (xx) Un équivalent de cet argument dans la pensée millénariste religieuse est que le monde doit devenir absolument mauvais pour pouvoir ensuite devenir incroyablement bon.
- (xxi) Adam B. Ulan, *In the Name of the People*, (New York Viking Press, 1977), p. 269 (c'est moi qui souligne).
- (xxii) Les comptes rendus du lendemain en Allemagne interprétèrent ces manifestations comme le signe d'une révolution à venir, *New York Times*, 4 avril 1878
- (xxiii) Stepniak, *Underground Russia*, (cf. note 14), pp. 39-40.
- (xxiv) Le recours à la bombe était très répandu en Russie. D'autres terroristes en firent un large usage, mais utilisèrent également d'autres armes.
- (xxv) Une force de guérilla a des objectifs politiques, comme toute armée, mais elle vise à affaiblir ou détruire en premier les forces militaires de l'ennemi. Le terroriste, au contraire, vise directement les opinions politiques de l'ennemi.

- (xxvi) Thomas Hobbes pourrait être le premier à avoir insisté sur l'espoir comme ingrédient nécessaire des efforts révolutionnaires. Le premier chapitre du compte rendu de Menachem Begin sur son expérience dans l'Irgoun contient la description la plus émouvante de la littérature terroriste sur la nécessité de l'espoir. *The Revolt : Story of the Irgoun*, (Jerusalem : 1997 Steinmatzky's Agency).
- (xxvii) Les organisations étaient nombreuses, comme par exemple l'Organisation Révolutionnaire Interne de la Macédoine, La Jeune Bosnie et la Main Noire serbe.
- (xxviii) Voir Peter Heehs, *Nationalism, Terrorism, and Communalism : Essays in Modern Indian History* (Delhi, Oxford University Press, 1998), chapitre 2
- (xxix) L'offre des Japonais de financer les terroristes russes durant la guerre russo-japonaise (1905) incita les terroristes indiens à croire que les Japonais les aideraient également, voir Heehs, note 8, p.4. Les Russes refusèrent l'offre des Japonais, craignant que la découverte d'une telle transaction en période de guerre ne détruise leur crédibilité politique.
- (xxx) Les Italiens étaient des assassins internationaux particulièrement actifs, traversant les frontières pour tuer quatre chefs d'État et des personnalités politiques de différents pays, comme par exemple le président français Carnot (1894), le premier ministre espagnol Casnovas (1896) et l'impératrice autrichienne Elizabeth en 1898. En 1900, un anarchiste italien du nom de Gaetano Bresci, membre de la communauté anarchiste de Patterson dans le New Jersey – capitale de l'anarchisme italien en Amérique du Nord – retourna en Italie pour assassiner le roi Umberto I. D'autres tentatives échouèrent. La « guerre » des anarchistes italiens contre les États-Unis est décrite par Nunzio Pernicone dans son « Luigi Galleani and Italian Anarchist Terrorism in the United States », *Studi Emigrazione/Études Migrations*, 30, n°111, 1993, pp.469-489. Voir également Lowell Blaisdell, « The Assassination of Humbert I », *Prologue, The Quarterly of the National Archives*, (Automne 1995), Vol. 27, n°3, pp.241-247. Merci à Richard Jensen qui m'a fourni la référence à Blaisdell.
- (xxxi) Cf Jensen, note 3, p.19
- (xxxii) La reconnaissance de l'État irlandais en 1921 par les Britanniques constitue le plus grand succès de l'IRA. L'Irlande du Nord resta cependant britannique et la guerre civile entre les factions irlandaises sur la question de l'accord de paix se termina par une défaite pour les défenseurs d'une Irlande réunifiée.
- (xxxiii) Pour un compte rendu utile du processus de décolonisation, voir Robert Hager Jr. et David A. Lake « Balancing Empires : Competitive Decolonization in International Politics », *Security Studies*, 9 :3 (printemps 2000), pp. 108-148. Les auteurs soulignent que la littérature traitant de la décolonisation « a ignoré comment les événements et les politiques dans les centres urbains (aire métropolitaine) ont façonné le processus », p. 145.
- (xxxiv) Begin déclara que sa décision avait été conditionnée par le fait que s'il avait poursuivi son but, cela aurait provoqué une guerre civile entre juifs, ce qui indiquait que la plupart des juifs soutenaient la partition. *The Revolt* (note 31) pp.
- (xxxv) Alistair Horne, *A Savage War of Peace*, (Londres : 1977), Macmillan, pp.94-96
- (xxxvi) Begin, *The Revolt*, cf note 31, chapitres 9 et 10.
- (xxxvii) Pour une discussion plus détaillée du problème de la définition, voir David C. Rapoport « Politics of Atrocity », dans *Terrorism Interdisciplinary Perspectives*, édité par Yonah Alexander et Seymore Finger (New York :1987, John Jay Press), pp. 46 suiv.
- (xxxviii) Alexandre I de Yougoslavie fut la victime la plus connue (1934) et les historiens pensent que la Hongrie et l'Italie furent impliqués en fournissant une aide aux terroristes balkaniques. Begin indique dans *The Revolt* que l'assassinat de personnalités avait des conséquences trop néfastes.
- (xxxix) Cette stratégie est extrêmement bien décrite dans le film « La Bataille d'Alger », fondé sur les mémoires de Yaacev Saadi qui organisa la bataille. Les répliques aux attaques contre la police étaient entravées par les lois régulant les procédures pénales. Poussée à bout, la police fait exploser une bombe dans la Casbah qui, involontairement, mit le feu à un dépôt de munition, tuant des femmes et des enfants algériens. Une foule émerge alors, criant à la vengeance. A ce moment, le FLN disposa du soutien moral pour attaquer des civils.
- Un autre élément donne souvent plus de poids aux rebelles terroristes dans le monde démocratique. Les atrocités perpétrées par le plus fort semblent toujours pires que celles perpétrées par le faible, ce dernier étant considéré comme sans autre recours.
- (xl) Voir la note 12

- (xli) Voir mon « The International World... », cf, note 34
- (xlii) Les Irlandais d'Amérique ont toujours fourni un large soutien aux rebelles irlandais. En fait, le Mouvement de la Fraternité Républicaine Irlandaise naquit durant la guerre civile américaine. Des membres essayèrent d'envahir le Canada depuis les États-Unis, puis se rendirent en Irlande pour y répandre la révolte.
- (xliii) Bien évidemment, la Première Guerre Mondiale augmenta l'influence américaine, et Wilson justifia cette guerre par le principe d'autodétermination.
- (xliv) Martin David Dubin, « Great Britain and the Anti-Terrorist Conventions of 1937 », *TPV*, V I, printemps 1993, p. 1
- (xlv) Voir John Dugard « International Terrorism and the Just War », dans *The Morality of Terrorism*, 2^{ème} édition, édité par David C. Rapoport et Y. Alexander (New York : Columbia University Press, 1989), pp. 77-98.
- (xlvi) Nation Basque et liberté (ETA), l'Armée secrète arménienne pour la libération de l'Arménie (ASALA), Le Front de Libération national corse (FLNC) et l'IRA.
- (xlvii) A l'époque des première et troisième vagues, le droit des femmes faisait l'objet d'une affirmation plus énergique dans la société en général.
- (xlviii) Sean Anderson et Stephen Sloan, *Historical Dictionary of Terrorism*, (Metuchen, New Jersey, Transaction Press, 1995), p. 136.
- (xlix) Même si le vol de banques n'était pas aussi important que durant la première vague, il existe quelques contre-exemples frappants. En janvier 1976, l'OLP et ses *ennemis* les plus farouches, les Phalanges Chrétiennes, s'attachèrent les services de voleurs de coffres pour les aider à piller les principales banques de Beyrouth. On estime que les montants volés s'élèvent entre 50 et 100 millions de dollars. « Indépendamment du chiffre, ces vols auraient largement leur place dans le *Livre Guinness des Records* comme le plus grand hold-up de tous les temps ». James Adams, *The Financing of Terror*, (New York, 1986, Simon and Schuster), p.192.
- (l) Cf note 51, Adams, p.94
- (li) Dans une note personnelle, Lindsay Clutterbuck m'a expliqué que l'attaque de Major visait en fait l'ensemble du cabinet et il n'est donc pas clair si le Premier ministre était la cible principale de l'attaque.
- (lii) Le statut des prisonniers politiques fut révoqué en mars 1976. William Whitelaw qui l'accepta dans un premier temps, la qualifia ensuite de « l'une de ses décisions les plus regrettables ».
- (liii) Cf note 50, Anderson et Sloan, p.303
- (liv) Les Américains ont parfois soutenu des activités terroristes, par exemple les Contras au Nicaragua.
- (lv) Lorsqu'un candidat frustré assassina le président Garfield, [Vera] Figner dit dans sa lettre de soutien au peuple américain que le terrorisme n'avait pas sa place dans les États démocratiques. Cette déclaration lui aliéna ses supporters radicaux dans d'autres nations.
- (lvi) Michael Baumann, *Terror of Love*, New York :1977, Grove Press, p.61
- (lvii) Interview de Hans J. Klein dans l'ouvrage de Jean M. Bourguereau, *German Guerrilla : Terror, Rebel, Reaction and Resistance*, (Sanday, Orkney, U.K Cienfuegos Press 1981), p.31
- (lviii) Abu Nidal figurait lui-même sur la liste de l'OLP de personnes à assassiner.
- (lix) W. Andrew Terrill, « Saddam's Failed Counterstrike : Terrorism and the Gulf War », *Studies in Conflict and Terrorism*, XVI (1993), 219-232
- (lx) On trouve, outre les quatre conventions de l'ONU, huit autres conventions multilatérales majeures à commencer par la convention de Tokyo de 1963 qui traite de la sécurité aérienne. <http://usinfo.state.gov/topical/pol/terror/conven.htm> et <http://untreaty.un.org/English/Terrorism.asp>.
- (lxi) Khachig Tololyan, « Cultural Narrative and the Motivation of the Terrorist » dans mon *Inside Terrorist Organizations*, 2^{ème} éd., Londres : 2002, Frank Cass, pp.217-233

- (Ixi) Voir David C. Rapoport, « Comparing Militant Fundamentalist Movements and Groups » dans Martin Marty et Scott Appleby, éditeurs, *Fundamentalisms and the State*, (Chicago : 1993, University of Chicago Press), pp. 429-461.
- (Ixiii) Pour les occidentaux, le soulèvement le plus connu est celui du 19^{ème} siècle au Soudan qui provoqua la mort du légendaire général anglais Gordon.
- (Ixiv) Ce n'était pas la première fois que des forces séculières contribuèrent au lancement des carrières de ceux qui deviendraient par la suite des terroristes religieux. Israël aida le Hamas lors de sa création en pensant que cette concurrence affaiblirait l'OLP. Afin de contrôler l'opposition de gauche, le président Sadate relâcha des éléments religieux qui devaient l'assassiner plus tard.
- (Ixv) Peter Bergen, *Holy War Inc. Inside the Secret World of Osama Bin Ladin*, (New York : 2001, Free Press), p.208.
- (Ixvi) Durant la période spécifiée, on dénombre plus de 171 attentats suicides perpétrés par les Tamouls, alors que le total combiné des 13 groupes islamiques usant de cette tactique est de 117. Ehud Sprinzak cite les chiffres compilés par Yoram Schweitzer dans « Rational Fanatics », *Foreign Policy*, oct. 2001, p.69. L'attaque tamoule la plus spectaculaire fut l'assassinat du Premier Ministre indien Rajiv Ghandi (la religion ne motiva pas non plus les kamikazes durant la Deuxième Guerre Mondiale). L'exemple Tamoul présente d'autres caractéristiques inhabituelles. Les efforts pour rendre le Sri Lanka bouddhiste stimulèrent la révolte. Même si les Tamouls viennent principalement d'Inde, plusieurs traditions religieuses sont représentées au sein de la population, et ce n'est pas la religion qui définit les objectifs des terroristes.
- (Ixvii) Voir Ami Pedahzur, William Eubank et Léonard Weinberg, « The War On Terrorism and the Decline of Terrorist Group Formation », *TPV*, (14 :3), automne 2002, 141-147
- (Ixviii) La relation entre les différents groupes terroristes religieux est inhabituelle. Les groupes de différentes traditions (christianisme, islam) ne collaborent pas. Même les clivages traditionnels au sein d'une même religion – comme par exemple dans l'islam chiite et sunnite – sont parfois exacerbés. Les groupes terroristes religieux chiites sont généralement guidés par l'Iran dans leur coopération avec les sunnites. L'Iran a aidé les Palestiniens et défend une position hostile vis-à-vis d'Al Qaïda et de l'État religieux saoudien.
- (Ixix) Je ne dispose pas de preuves statistiques à ce sujet.
- (Ixx) Rohan Gunaratna, *Inside Al Qaeda : Global Network of Terror*, (New York : 2002), p.97
- (Ixxi) L'objectif déclaré d'Al Qaïda est la création d'un unique État islamique et l'on pourrait argumenter que si les États-Unis avaient retiré leurs unités militaires du monde musulman, les attaques auraient cessé. Mais que faire si le problème était plutôt l'impact de la culture séculière américaine sur le monde ?
- (Ixxii) Cf note 66, Bergen, p.225
- (Ixxiii) Ces attaques, ainsi que les attaques attendues qui n'eurent pas lieu, sont discutées dans une édition spéciale de *TPV* (14 :1), printemps 2002, « Millennial Violence, Past, Present, and Future », édité par Jeff Kaplan. Cette édition a également été publiée comme volume séparé sous le même titre aux éditions Frank Cass, Londres, 2002.
- (Ixxiv) Bernard Lewis, « License to Kill », *Foreign Affairs*, Novembre/ décembre 1998
- (Ixxv) Pour une discussion très intéressante des circonstances qui ont provoqué les réponses militaires américaines aux attaques terroristes, voir Michelle Mavesti « Explaining the United States' Decision to Strike Back at Terrorists », *TPV*, 13 :2, été 2001, pp.85-106.
- (Ixxvi) Si l'organisation avait compris sa vulnérabilité, elle aurait estimé qu'une attaque de la souveraineté de l'État la protégeant était improbable. Une des raisons pour laquelle le gouvernement Taliban refusa la demande répétée de l'ONU d'expulser Al Qaïda résidait dans le fait que, sans le soutien de l'organisation, le gouvernement n'aurait pas pu résister à l'opposition locale. Mais comme la plupart des recrues d'Al Qaïda servaient dans les forces talibanes, le gouvernement doit avoir estimé qu'il n'avait pas le choix. Il était clair qu'il n'y avait pas de plan considérant une possibilité d'invasion ; le cas contraire, le manque de résistance serait étonnant.
- (Ixxvii) Cf note 71, Gunaratna, *Inside Al Qaïda*
- (Ixxviii) Cité par Nimrod Raphaeli, « Ayman Muhammad Rabi Al-Zawahiri : The Making of an Arch-Terrorist », *TPV*, 14 :4, hiver 2002, pp. 1-22.

- (lxxix) Cf note 66, Bergen, p.234.
- (lxxx) Une comparaison systématique des objectifs poursuivis par les organisations dans l'histoire du terrorisme fait cependant défaut.
- (lxxxi) L'Autriche-Hongrie, l'Allemagne et les États avec qui ces pays avaient des relations diplomatiques durant la Première Guerre Mondiale ont maintenu la coopération policière.
- (lxxxii) Le 11 septembre a eu au moins un impact sur un groupe terroriste, les Tigres Tamouls. Ceux-ci ont dû se rendre à l'évidence que le financement de la diaspora pour les attentats suicides avait soudainement tari. Les Norvégiens saisirent cette opportunité pour les ramener à la table des négociations.
- (lxxxiii) Voir David C.Rapoport, « Terrorism and Weapons of Apocalypse », *National Security Studies Quarterly*, V, 3, été 1999, pp. 49-69. Réédité dans Sokolski, Henri et James Ludes, *Twenty-First Century Weapons Proliferation*, (Londres : 2001, Frank Cass), pp.14-33.
- (lxxxiv) Cf note 5.

Professeur de sciences politiques à l'Université de Californie à Los Angeles
et fondateur de la revue *Terrorism and Political Violence*,
David Rapoport a présenté le texte ci-dessus lors d'un colloque en novembre 2003.

Traduit et publié par Terrorisme.net avec l'autorisation de l'auteur.

La traduction a été faite par Jean-Marc Flükiger, membre de la rédaction de Terrorisme.net.

Mis en ligne sur Terrorisme.net le 28 juillet 2005.

URL : www.terrorisme.net/pdf/2005-Rapoport.pdf

Tous droits de reproduction et de diffusion réservés.

© 2003-2005 David Rapoport

© 2005 Jean-Marc Flükiger – Terrorisme.net pour la traduction française.